



Présente

Le cirque de poche de Jeannine Worms

OU

Un théâtre pour le XXIème siècle

Par Yehuda Moraly



Palmyre & Co promotion culturelle a été créé par Jean-Marie Dubois et Malka Marcovich en mars 2014. Persuadés que la culture, au sens large, est devenue un des moyens les plus efficaces de transmettre un message aussi bien sociétale que politique, et évidemment esthétique, ils ont décidé de poursuivre une aventure à la fois ambitieuse dans ses objectifs, ouverte quant à son rayon d'action, et tournant délibérément le dos à la morosité ambiante.

Rendre hommage aux femmes éprises de liberté a toujours été au centre de leurs préoccupations. C'est aussi la raison pour laquelle ils ont choisi d'appeler leur société Palmyre & Co, en hommage à la reine Zénobie, personnalité lumineuse et flamboyante qui régna sur la ville de Palmyre au IIIe siècle après J.-C.

Croisement inédits de destins au milieu des silences, parfois pesants de l'histoire, pour que continue l'aventure riche des créatrices et des créateurs qui ont participé au bouillonnement culturel universel.

Juin 2018

1923 - Buenos Aires – Paris - Buenos Aires- Paris- 2006

Née en 1923 à Buenos Aires dans une famille juive ashkénaze de Lorraine, Jeannine Worms fait ses études en France puis revient en Argentine en 1941 pour échapper aux lois antisémites. Là elle y rencontre le philosophe Roger Caillois qui aura une grande influence sur sa création. Elle se marie et en 1951 revient à Paris. Son mari Gérard est le frère de celle qui est alors l'une des femmes les plus en vue de Paris, Francine Weisweiller, dans les années d'après-guerre où le Tout Paris est saisi d'une folle soif de vivre, de créer, de s'amuser. Jeannine et Gérard Worms ouvrent une maison d'édition, les Editions du Rocher –et reçoivent chez eux, dans un appartement en face du Palais de l'Élysée, appartement qu'ils ne quitteront jamais, des personnalités appartenant à tous les domaines : des peintres, acteurs,



producteurs, cinéastes, banquiers, politiciens. Pompidou (futur Président de la République Française) fut leur invité, de même que Cocteau, le metteur en scène Calvacanti, Lombroso, le producteur. En fait, la vie de Jeannine est extrêmement austère.

C'est un bourreau de travail qui, dès le matin, est à sa table de travail. Les déjeuners qu'elle organise savamment (un financier à côté d'un metteur en scène) sont toujours des déjeuners d'affaires, autour d'un projet à construire. Tous les soirs, elle va au théâtre. Lorsque ses pièces sont jouées, elle ne manque aucune des représentations recevant les journalistes et les hôtes de marque. Et le lendemain, à son bureau, elle continue, pleine d'une immense énergie, à travailler de nouvelles œuvres.

Les multiples de Jeannine Worms

Il y a mille Jeannine Worms, -ce qui rend difficile sa description. A la base, il y a la métaphysicienne, la philosophe, l'élève de Roger Caillois –qu'elle rencontre à Buenos Aires pendant la guerre, qui resta son ami toute sa vie et à qui elle a consacré un livre d'entretiens, en 1991. Elle a été l'amie très proche du philosophe roumain Emil Cioran, un philosophe du désespoir qui a je crois beaucoup influencé la forme de ses derniers écrits. Ses premiers et ses derniers écrits sont

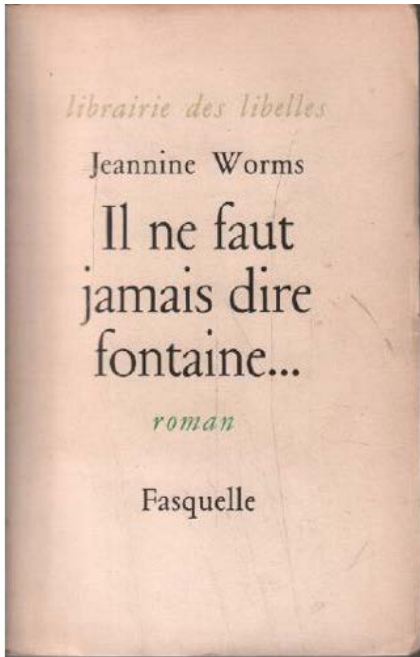
des écrits philosophiques. En 1958 elle fait paraître *Apologie du mensonge*, en 1963, *D'une malédiction* où elle décrit le phénomène de la passion amoureuse comme le mal absolu qu'il faut absolument éviter –terminant l'essai par deux lignes qui détruisent tout ce qu'elle vient d'écrire. Ne pas connaître les souffrances auxquelles voue l'amour est bien pire.

Dans les vingt dernières années de sa vie, elle reviendra à sa vocation de métaphysicienne avec des recueils d'aphorismes, de phrases travaillées comme des poèmes où elle clame sa haine de la mort –sa rage et son mal de vivre.

Il y a aussi la chroniqueuse. Jeannine avait le don de fasciner son auditoire et de rendre tout ce qu'elle racontait absolument passionnant. C'était une conteuse géniale qui faisait rire aux éclats par les descriptions qu'elle faisait des situations et des gens. *Album de là-bas* retrace ses années de guerre, les années en Amérique du Sud, la mort tragique de son père, qui était un des hommes d'affaires les plus puissants du Brésil et à qui elle était passionnément attachée. A 80 ans, elle reviendra à ce genre avec un texte encore inédit, *Les mémoires d'une étourdie* où elle raconte ses amitiés avec Caillois, Ionesco, Cioran, Buffet, Bergé, etc... car elle connaissait absolument tout ce qui comptait à Paris. Ce texte n'est pas encore publié –et il devrait absolument l'être, c'est un témoignage des années 50 et 60 où

la capitale était à la fois un village, où tout le monde communiquait et le centre mondial de la culture.

Il y a la romancière. Elle a eu la chance d'être publiée très tôt, chez des éditeurs extrêmement prestigieux, Fasquelle, Gallimard. Dans son premier roman, *Il ne faut jamais dire fontaine*, une bourgeoise décide



de prendre un amant, par snobisme, pour être comme tout le monde. Elle se choisit un partenaire dont la beauté est le seul agrément, professeur de tennis dans un hôtel de la Côte. Elle feint l'amour, ne prenant intérêt dans l'aventure que pour ses résonnances sociales. Son amant l'abandonne alors pour une autre cliente de l'hôtel. Elle découvre alors qu'elle est folle amoureuse de lui et que cet

abandon la brise. Il y a aussi, *Les uns et les autres*, *Un magnolia*, etc...

Sa vocation de dramaturge n'arrive que plus tard. Elle est d'abord traductrice de l'écrivain espagnol Valle Inclán (*Divines paroles* pour le Théâtre national populaire). Elle prend goût au théâtre et écrira une trentaine de pièces. Certaines, aux noms très poétiques *Archiflore*, *La*

Nuit, Avec ou sans arbres, ont été interprétées par des acteurs extrêmement prestigieux, Emmanuelle Riva, Roland Bertin, Marthe Mercadier. Les plus célèbres sont des pièces en un acte qui continuent, plus de cinquante ans plus tard, à être jouées partout dans le monde : *Mougnou Mougnou* (1970), *Le Goûter* (1972), *La recette* (2002), ou *Pardon monsieur* (1967). Il y a aussi une vingtaine de comédies-minutes (*Le Sel, Des pommes des poires*) qui comme le reste de son théâtre n'ont pas perdu de leur saveur.

Il y a aussi la lectrice et de l'éditrice. Jeannine Worms avait un grand sens du contact humain et sentait très profondément les œuvres et les gens. A l'instar de son maître, Roger Caillois, sa culture était absolument immense. Cette femme du monde lisait les classiques du XVIIème siècle, *La République de Platon* dans le texte, mais aussi les mystiques indous, les philosophes chinois, qu'elle cite et commente, en particulier dans ses derniers essais. C'est d'ailleurs ainsi que je suis rentré en relations avec elle. Elle devait choisir un nouveau dramaturge pour une collection de théâtre. Elle avait beaucoup aimé ma pièce *Les Catcheuses* qui ressemblait beaucoup à sa première pièce, *Archiflore*, et m'avait demandé de lui en apporter une deuxième. Je suis venu chez elle lire un autre texte et ça a été le début d'une relation de presque 40 ans, de 1971 à sa mort en 2006. Nous avons écrit ensemble un feuilleton pour la télévision, *L'Agence coup de*

foudre, une histoire de guerre entre deux agences matrimoniales et je crois que de ma vie je n'ai jamais autant ri.



Il y a surtout la poétesse. Elle a publié deux recueils de poèmes –mais toute son œuvre est poésie Les premiers essais sont écrits dans la langue du grand siècle. Le dialogue de ses pièces est extrêmement étudié, et donc, extrêmement difficile à traduire avec des mots qu'elle invente, des jeux de mots pratiquement impossibles à rendre. Et tout l'art des derniers écrits est de ciseler une phrase, une pensée dont l'expression a la forme d'un poème.

La dramaturge

Son théâtre est un théâtre de femmes. Elle avait remarqué que les femmes manquent de grands rôles –et surtout de grands rôles comiques et c'est je crois de manière très réaliste qu'elle

a écrit toute une série de pièces exclusivement féminines. A côté de Ionesco et de Bechet, c'est la reine du théâtre de l'absurde et Martin Esslin aurait dû l'ajouter au groupe d'auteurs qu'il traite dans son fameux essai – Ionesco, Beckett, Arabbal, Amos Keynan, Albee). Les pièces en un acte ont souvent la même structure. Au début, une situation banale. Deux femmes qui correspondent au couple du cirque, le clown blanc (la femme n°1) et le clown rouge (la femme n°2). Cette situation banale va évoluer, basculer et aboutir à une situation complètement folle.

Dans *Mougnou mougnou* (1970), deux mères échangent des propos aimables tandis qu'elles bercent leurs enfants. Mais le dialogue se fait de plus en plus monstrueux. Les bébés finissent d'ailleurs par s'entre-dévorer. Les femmes jettent leurs corps comme de vulgaires déchets. Leurs ventres gonflent à nouveau « il n'y a rien de tel qu'un cœur de mère » clament-elles à la fin de la pièce.

Dans *La Recette* (2002), deux concierges s'échangent des secrets de cuisine –pour faire plaisir à un des maris. Mais c'est finalement lui qu'elles mangent, lui pour qui elles préparent ce repas si exquis. Dans *Le goûter* (1972), deux femmes, toujours le clown, blanc et le clown rouge, l'intelligente et la niaise, mangent des gâteaux en racontant des horreurs sur une amie commune. La conversation semble banale mais un nouveau détail, malicieusement ajouté, annule le sens de ce qui

vient d'être dit et on ne comprend jamais vraiment ce que les deux bouches pleines racontent. On le voit, le thème de la nourriture est central dans ses pièces.



On pourrait en déduire que Jeannine aimait beaucoup manger. Le contraire était vrai. Elle se nourrissait de rien. Elle tenait à son extrême maigreur qui était de bon ton dès les années 50, était très fière de pouvoir revêtir les robes des mannequins de Balenciaga, Dior ou Saint-Laurent. Elle défoulait sans doute ses fringales dans des pièces où on n'arrête pas de cuisiner, de manger ou de s'entre-dévoré.

Les paradoxes de Jeannine Worms

Mais ce paradoxe n'est qu'un parmi cette œuvre et cette existence paradoxale.

Premier paradoxe :

apparemment, c'était la plus parisienne des femmes de lettres. Elle organisait des déjeuners où se croisaient des mondes très différents où elle régnait avec beaucoup d'aisance : ceux du théâtre et de la littérature, de la peinture (elle était elle-même une grande collectionneuse de tableaux) de la philosophie mais aussi du monde de la mode, de la finance et de la politique. Elle avait le carnet d'adresses le plus prestigieux qui soit et, très gentiment, elle l'ouvrait pour aider ses amis. On partait toujours avec des numéros de téléphone et une recommandation qui ouvrait toutes les portes. Or, Jeannine Worms, à cheval entre deux cultures, la française et l'espagnole, s'est sentie, comme elle l'écrit dans son livre *Album là-bas* une éternelle étrangère, amie sincère exclusivement des solitaires, des étrangers qui comme elle créaient en France et en français mais ne se sentaient chez eux nulle part (Ionesco, Cioran, Angel Alvaro, etc...).

Deuxième paradoxe : c'était une femme d'affaires à l'énergie inépuisable, qui n'arrêtait pas de faire se rencontrer autour de son



œuvre des financiers, des producteurs, des décorateurs, des vedettes et des directeurs de théâtre. Secrètement, elle ne lisait que des mystiques et écrivait des essais où s'exprime une philosophie totalement désespérée du monde où toute action, toute volonté est tournée en dérision. *Le Petit traité de la dilatation de soi* détruit en somme tout ce qu'elle a fait pendant toute sa vie.

Troisième paradoxe : personne n'était plus élégant qu'elle, parfaitement maîtresse de soi. Mais en fait, c'est une passionnée ibérique, déguisée en marquise du grand siècle. Comme on l'a dit; dans son premier roman, *Il ne faut pas dire fontaine*, elle décrit une bourgeoise qui prend un amant par ennui, pour faire comme tout le monde. L'amant la quitte. Elle découvre soudain qu'elle est folle amoureuse de lui, que ce départ la brise, la laisse absolument hagarde, désespérée (le côté espagnol de Jeannine, totalement irrationnel).

Quatrième paradoxe : cette clown-femme qui était si pleine d'humour et de gaieté a écrit les textes les plus désespérés qui soient. Robert Abirached dit que son théâtre danse au bord du gouffre. On peut attribuer ce désespoir à l'approche de la mort, dont elle ne supportait pas l'idée. Je pourrais avancer une autre théorie. On connaît l'histoire de l'empereur chinois qui commande à un peintre le portrait d'un dragon. Plusieurs années passent et le peintre n'apporte rien à l'empereur. Celui-ci envoie quelqu'un à l'atelier du peintre. Le peintre

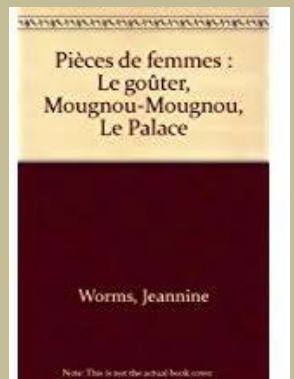
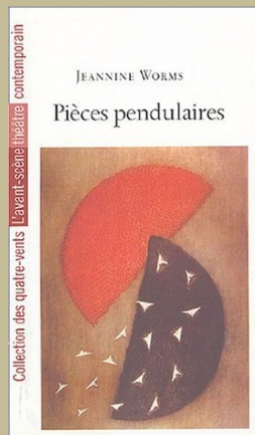
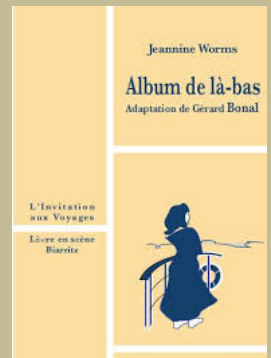
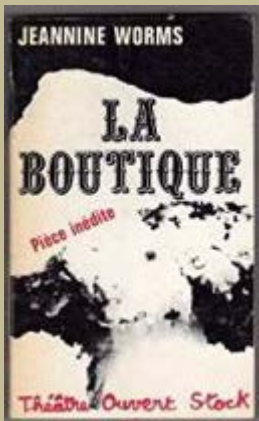
n'a pas arrêté de travailler. L'envoyé y voit d'innombrables esquisses. D'abord, des portraits de plus en plus fidèles, de plus en plus exacts du dragon. Puis tout se condense, s'estompe, le dragon n'est plus qu'une ligne, qu'un mouvement. Mais cette ligne, le peintre ne l'a pas apportée à l'empereur. Car le portrait véritable du dragon, l'aboutissement de toutes ces longues années de travail c'est la toile blanche, le rien. On pourrait appliquer cette métaphore à Jeannine Worms. Elle a d'abord écrit de nombreux romans, des pièces en trois actes –qui se réduisent peu à peu avec les années en pièces en un acte, en comédies minutes. Les essais philosophiques deviennent des aphorismes, de simples phrases extrêmement travaillées. Mais je crois qu'elle a senti que même ces phrases sont de trop, même ces minutes de théâtre sont de trop. Avec la rigueur qui la caractérisait, elle se dirige vers la page blanche, le silence absolu. C'est cela qui explique peut-être la rage, la fureur des dernières années où son œuvre n'est plus qu'un cri de rage, de haine contre tout. Elle qui a consacré toute sa vie à la création, sous toutes ses formes, avec le sens français de la rigueur et une passion intérieure espagnole, sent que la création ultime aboutit au vide absolu et c'est ce qui lui fait peur. Il me semble qu'au théâtre, ou en art, le temps est le grand juge. Si un auteur continue, après sa mort, à être joué, c'est un signe qu'il restera parmi le petit groupe des auteurs classiques. Or, on continue à jouer les

pièces de Jeannine Worms, un peu dans toutes les langues. Ces pièces, folles, à l'humour macabre, dont les gags s'ouvrent sur des abîmes, continuent de plaire.

Ces femmes à la fois très cultivées et très primitives, mélange de féminité exacerbée et de masculinité brutale, ces marquises cannibales, continuent de faire rire dans des petites formes, extrêmement resserrées. Critique de la société de consommation, incommunicabilité dans l'amour sanglante guerre des sexes, son cirque de femmes au bord du gouffre était fait pour le XXIème siècle.



Photos Ouri Nemlikh



Conception et réalisation graphique

Palmyre & Co promotion culturelle

<https://palmyre.co>

palmyre.co@gmail.com